

# Napoléon mémorialiste, entre gloire et insignifiance ou « le plus grand homme dévoré d'inquiétude »

Aleš Pohorský

[Université Charles de Prague]

*Nulle part ailleurs il ne s'est révélé ainsi à nu (...). Ici, déchargé de tout, il se penche sur les rouages de son mécanisme intérieur. Il se tâte, il s'interroge, il cherche lui-même (...) les raisons de ces gestes passés.*

(Octave Aubry, Sainte-Hélène<sup>1</sup>)

Durant son ultime exil à l'île de Sainte-Hélène, Napoléon est amené à établir le bilan de son existence tourmentée. Écrit *in articulo mortis* et résumé par son ancien conseiller d'État le comte de Las Cases, le *Mémorial de Sainte Hélène*<sup>2</sup> deviendra la « légende dorée » napoléonienne.

De plus en plus séquestré dans sa thébaïde, l'ex-grand homme éprouve avec stoïcisme le silence étroitement surveillé de l'impératrice Marie-Louise, de l'Aiglon, de sa mère, de ses frères et sœurs, sans parler du mutisme gêné de certains souverains européens : voilà de quoi nourrir le lieu commun de l'ingratitude de ce monde.

Cependant, légende ou ingratitude, il n'en est pas moins compréhensible qu'il soit condamné à repenser sa vie privée et publique. Légué aux générations futures « orphelines », son « grand testament » constitue une somme quasiment théologique d'idées, de conceptions et de projets concernant la société civile, la fidélité monarchique, la conscience nationale, l'autorité, la liberté et bien d'autres.

Du point de vue littéraire, le *Mémorial* inspira les auteurs et mémorialistes français de son temps (Musset, Chateaubriand, Mme de Staël, Stendhal, Victor Hugo, Balzac, la duchesse d'Abrantès, Bourrienne, Mme de Rémusat), sans oublier des écrivains étrangers de premier ordre (Byron, Goethe, Leopardi etc.).<sup>3</sup> Selon Las Cases, nous touchons à « la première, la plus étonnante destinée de l'histoire, (celle de) l'homme de la renommée, celui des prodiges, le héros des siècles », etc.

Enfin, sous la forme d'un écho lointain des « idées françaises » républicaines et impériales confondues et résolument antiféodales, l'héritage napoléonien ébranla en profondeur le for intérieur de tous les peuples européens déjà constitués ou en train

---

<sup>1</sup> Las Cases, E. de. *Le Mémorial de Sainte Hélène*. Tome II. Paris : Flammarion, 1935, p. 28.

<sup>2</sup> Publié par l'auteur à Paris en 1823, deux ans après la mort de l'empereur.

<sup>3</sup> Tulard, J. *Le mythe de Napoléon*. Paris : Armand Colin, 1971 et récemment Jung, W. (Hg.). *Napoléon Bonaparte oder der entfesselte Prometheus*. Bonn : Bonn University Press, 2015.

de se reconstituer. Cependant, celui qui aurait « changé la face du monde » se meurt dans sa réclusion, méditant son échec sur son rocher, à l'image d'un *Obermann* de Senancour contemplant le monde prosterné à ses pieds à partir des sommets alpins, où encore tel le « seigneur des bois », brigand condamné à mort, héros du poème épique *Mai* par Mácha, disant adieu à sa patrie tchèque, effondré « moitié assis, moitié à genoux » dans sa dernière prison<sup>4</sup>.

Inspirées de Napoléon, ces plongées dans le gouffre du néant sont fréquentes chez Chateaubriand, présentes sous forme de comparaisons explicites de l'auteur avec le souverain (chez Balzac) et implicites (chez Mácha). La vue de l'ogre à genoux semble dépasser toute imagination : chez l'auteur de *Mai*, elle prend l'apparence d'une angoisse existentielle toute romantique, due à la querelle entre la grandeur disparue et la profondeur de l'abîme ou bien, chez d'autres auteurs venus d'une Bohême presque inexistante, la forme d'un rejet de la gloire pathétique et par conséquent creuse, voire dérisoire (Hašek : *Le brave soldat Chvčík* qui peut se lire comme un Anti-Mémorial).

A l'époque napoléonienne et postnapoléonienne, nous assistons à une prolifération sans précédent du genre mémorialiste : les *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand, les *Mémoires* de Bourrienne, de Fouché, de Talleyrand, de Mme de Rémusat, de la duchesse d'Abrantès, de Mme de Staël, pour ne citer que quelques-uns de ces auteurs qui renvoient à Napoléon<sup>5</sup>, sans oublier les prisonniers (*Mes prisons* de Silvio Pellico)<sup>6</sup>. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* s'inscrit dans cette lignée de textes mémoriaux.

Considéré comme un lieu de mémoire de l'histoire nationale (et donc concernant avant tout la France<sup>7</sup>), le *Mémorial* est à la fois un monument commémoratif et un témoignage intime. Le comte de Las Cases séjourna à l'île de Sainte-Hélène pendant une année seulement, à partir du mois d'octobre 1815, date de l'arrivée à Sainte-Hélène de l'Empereur et de son entourage, et pendant ce temps, il fréquentait l'empereur quotidiennement, pour coucher sur papier le récit de ses observations personnelles<sup>8</sup>.

Ainsi, le *Mémorial* devint une apothéose collective et privée de Napoléon.

L'ensemble du séjour<sup>9</sup> sera résumé avec esprit de synthèse par Octave Aubry<sup>10</sup>. En décembre 1816, le chroniqueur attiré fut obligé de quitter son exil en compagnie de son fils, pour retrouver la France après de longues pérégrinations. Certains

<sup>4</sup> Mácha, K. H. *Pèlerin et brigand de Bohême*. Traduit par Xavier Galmiche. Paris : Éditions Zoé, 2007.

<sup>5</sup> Voisine, J. « De la confession religieuse à l'autobiographie et au journal intime entre 1760 et 1820 ». In *Au tournant des Lumières (1760-1820)*. Paris : L'Harmattan, 2010.

<sup>6</sup> Frič, J. V. *Paměti*. Praha : Evropský literární klub, 1939.

<sup>7</sup> A paraître en tchèque en 2016, éd. Academia, Prague.

<sup>8</sup> Les autres campagnes sont réservées à d'autres copistes, membres de la petite « cour » impériale, le général Gourgaud, le maréchal Montholon qui sont restés à Sainte-Hélène jusqu'à la mort de l'empereur, en mai 1821. La campagne de Russie sera racontée par le comte de Ségur.

<sup>9</sup> Documenté également par Gourgaud, G. *Journal de Sainte-Hélène*. Paris : Éd. Octave Aubry, 1944 ; Montholon, comte de. *Récits de la captivité de l'empereur Napoléon*. Paris : Éd. Émile-Paul, 1901 ; O'Meara, D<sup>r</sup>. *Napoléon en exil ou Écho de Sainte-Hélène*. Paris : Éd. Les Marchands des nouveautés ; Antommarchi, D<sup>r</sup>. *Les derniers moments de Napoléon*. Paris, 1825 et d'autres.

<sup>10</sup> Las Cases, E. de. *Le Mémorial de Sainte-Hélène*. Tome II. Paris : Flammarion, 1935.

prétendent que son départ fut provoqué par lui-même. Lors du retour des cendres en 1840 le *Mémorial* contribua au deuxième « sacre », auquel participera son fils en l'absence du père, atteint par la cécité. Légende pour certains, mystification pour d'autres, éloge à coup sûr, œuvre de propagande très certainement.

Les deux aspects littéraire et humain de ce témoignage semblent inséparables. Nous sommes les témoins directs à la fois d'un déclin et d'une apothéose grâce à l'introspection d'un homme qui, après avoir subjugué le continent, se trouve réduit à son tour au dernier degré de l'humiliation, interdit de quitter son fatal refuge :

Enfin, je triomphe à Waterloo même, et tombe au même instant dans l'abîme ; et tous ces coups, je dois le dire, me frappèrent beaucoup plus qu'il me surprisent. J'avais en moi l'instinct d'une issue malheureuse, non que cela ait influé en rien sur mes déterminations et mes mesures assurément ; mais toutefois j'en portais le sentiment au-dedans de moi.<sup>11</sup>

Nous assistons à une chute brutale, à une descente profonde, à un échec presque absolu, sans consolation et sans issue, moralement et littéralement. Celui qui avait rempli les cœurs humiliés d'un peuple (voir Musset<sup>12</sup>) se trouve lui-même au plus bas, cherchant à expliquer les causes de cette chute sans sortie possible, et qui s'accroche aux derniers restes de sa dignité humaine, autant de signes apparents de ses honneurs (son titre, son uniforme, l'étiquette). C'est bien rare, en dehors de toute comparaison.

L'auteur du *Code civil*, défenseur de la République, synonyme de la liberté, devenu dictateur suite à un changement de pouvoir, rêveur qui fait rêver, car ce fut un rêve délirant que de conquérir la Russie pour attaquer l'Inde à l'image d'Alexandre le Grand et qui rappelle un conte de fées (« j'aurais voulu faire de la France un roman... »), trahi par presque tout le monde, Bernadotte, Ney, Fouché, Talleyrand, il a l'air d'un enfant boudeur.

Chateaubriand, auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, son ennemi cordial et son rival, exprima la vanité de sa chute dans sa tombe à sa façon :

Il n'y a pas quinze mois qu'il était à Moscou, et les Russes sont à Paris ; tout tremblait sous ses lois, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Caucase, et il est fugitif, errant, sans asile : sa puissance s'est débordée comme le flux de la mer, et s'est retirée comme le reflux.<sup>13</sup>

Esprit critique et raisonné, à peu près mécréant ou du moins anticlérical<sup>14</sup>, disciple des philosophes et admirateur de Rousseau, celui qui fut empereur l'année précé-

<sup>11</sup> Las Cases, E. de. *Mémorial de Sainte-Hélène*. Paris : Seuil, 2008 (1ère éd. 1968), p. 1469.

<sup>12</sup> Musset, A. de. *La Confession d'un enfant du siècle*. Paris : Éd. Félix Bonnaire, 1836.

<sup>13</sup> Chateaubriand, F. R. de. *De Buonaparte et des Bourbons*. Paris : Mame, 1814.

<sup>14</sup> « En regardant le royaume de France, on trouve encore une double création, la plus funeste de toutes, c'était le clergé. De tout ce que la Restauration a ramené, et qui ne voulait pas opérer sa fusion, le clergé fut le plus dangereux. Cette troupe fanatique et intolérante d'évêques qui ne respiraient que persécution et vengeance... » (Las Cases, p. 190).

dente encore, et qui désormais prend tout son temps pour chercher à comprendre. La roue de Fortune tourna, celui qui avait régné est désormais lui-même sans règne, son diadème tombé, ayant tout perdu jusqu'à son titre d'empereur qui lui est refusé par ses geôliers. Il y a quelque chose d'antique dans cette fatalité.

Voilà le témoignage de Mme de Rémusat : portrait en héros antique, beau et séduisant, coléreux et mélancolique à la fois :

Bonaparte est de petite taille, assez mal proportionné, parce que son buste trop long raccourcit le reste de son corps. Il a les cheveux rares et châains, les yeux gris bleu ; son teint, jaune tant qu'il fut maigre, devint plus tard d'un blanc mat et sans aucune couleur. Le trait de son front, l'enchâssement de son œil, la ligne du nez, tout cela est beau et rappelle assez les médailles antiques. Sa bouche, un peu plate, devient agréable quand il rit, ses dents sont régulièrement rangées ; son menton est un peu court et sa mâchoire lourde et carrée ; il a le pied et la main jolie ; je le remarque, parce qu'il y apportait une grande prétention.

Son attitude le porte toujours un peu en avant ; ses yeux, habituellement ternes, donnent à son visage, quand il est en repos, une expression mélancolique et méditative. Quand il s'anime par la colère, son regard devient facilement farouche et menaçant. Le rire lui va bien, il désarme et rajeunit toute sa personne. Il était alors difficile de ne pas s'y laisser prendre, tant il embellissait et changeait sa physionomie.<sup>15</sup>

Dans cette caractéristique brillante, à la fois intuitive et claire, digne de Mme de Staël ou encore de la tradition du roman psychologique à la française, la duchesse d'Abrantès, veuve du général Junot, résume son ambition, sa vision militaire, sa conception de la grandeur et de la gloire<sup>16</sup> : par son ardeur pour l'égalité — la Révolution française n'a rien à craindre selon elle, puisque c'est un soldat qui occupe le trône des Bourbons, mais qui se présente aux rois comme le protecteur des trônes, qui est soucieux de la grandeur de la France, concevant le projet de rendre chacun des souverains étrangers feudataire de sa propre souveraineté, qui annonce clairement l'intention de renouveler en 1806 l'empire de Charlemagne, réprimant la marche des prétentions populaires devenues nationales, concevant le projet d'une nouvelle féodalité, pour résumer enfin qu'il semble qu'il y ait eu deux hommes réunis en lui : *le plus grand homme, le plus extraordinaire, l'autre, dévoré d'inquiétude, agité de soupçons, esclave des passions intérieures.* (toute cette phrase est à revoir quant à sa syntaxe.)

L'aspect psychologique et humain : chute, déchéance, bilan de la vie, réflexion et solitude, résignation, mélancolie, tristesse manifestent encore les traits caractéristiques d'une tragédie à la mode antique, récurrente et omniprésente :

Quel est l'homme de l'antiquité qu'on admire et qu'on vante, et dont la noble conduite n'est pas inférieure à celle de Napoléon ! Et voilà l'homme qu'on a

<sup>15</sup> Rémusat, M<sup>me</sup> de. *Mémoires*. II. Chap. XVI<sup>e</sup>. Paris : Calmann Levy, 1880, p. 272.

<sup>16</sup> Rémusat, M<sup>me</sup> de. *Mémoires*. I. Paris : Calmann Levy, 1880, pp. 101-2.

laissé mourir dans un cachot brûlant !... comme une victime dévouée !... Oh ! je commence à le croire, nous ne le méritons pas !<sup>17</sup>

Sacrifice, admiration, noblesse, antiquité dans le texte cité, mais aussi évocations d'Alexandre le Grand (ou d'Hannibal) et de César (et parfois de Charlemagne ou de Louis XIV), allusions à l'empire romain et à la république romaine mises en parallèle avec le royaume de France et la république française, observations sur la féodalité et la liberté etc., perdurent dans l'esprit du temps, toujours disponibles, comme une référence. Ainsi, se référant au roi soleil, l'empereur prétend que « le souverain doit dire : La nation c'est moi ! »<sup>18</sup>

L'antiquité est donc partout, dans la topographie parisienne par exemple (voir l'Arc de triomphe de l'Étoile) et jusque dans les prénoms (ou surnoms) grecs et romains, Camille, Gracchus, Auguste, César, Achille remplacent les noms de baptême chrétiens :

voyez le général Joubert, que le directeur Gohier présente dans ses Mémoires comme un Brutus, un Camille, un Gracque, et qui, tout simplement, n'était qu'un républicain réfractaire, parce qu'il avait de l'esprit et qu'il avait compris que toutes ces affaires de primidi, de messidor, de droits de l'homme, de tu et de toi, de certificat de civisme, de dîners en plein air, de déesse Raison, et enfin ces mille pauvretés qui nous mouvaient alors ; il avait compris, dis-je, que c'était jouer à la petite chapelle et voilà tout.<sup>19</sup>

L'impératrice Marie-Louise elle-même aurait pu jouer un rôle à l'antique. On l'imagine qui se présente devant son père également empereur :

Oh ! qu'elle eut été grande et belle dans l'histoire des peuples, cependant, cette femme, si prenant son fils (l'Aiglou) sur ses bras, vêtue de deuil, suppliante, elle fut entrée dans cette salle où de criminelles consciences, des âmes timorées, des cœurs sans courage, n'avaient ni la force ni la volonté de défendre l'innocent ! et que seule, forte de son bon *droit de mère et d'épouse*, elle se fut opposée à ce que son fils fût dépouillé ! et que son mari fût envoyé, pour y mourir dans une longue agonie, sur une roche de feu au milieu des mers d'Afrique. Quelle est donc la voix qui aurait osé couvrir la sienne, quand elle se serait écrié : Je suis la femme de cet homme que toutes les bouches qui le renient ici ont appelé du nom de frère et de souverain... Je suis la femme de Napoléon, etc.<sup>20</sup>

Car l'Antiquité signifie noblesse et grandeur, alors que l'époque qui suivit la chute de l'Empire semble d'une insignifiance lamentable... Même la mort de l'empereur est glorifiée. A propos des paroles célèbres de Chateaubriand, Aubry atteste : « le vieux

<sup>17</sup> Abrantès, M<sup>me</sup> de. *Mémoires sur la Restauration*. II. Paris : Boulé et Cie, p. 136.

<sup>18</sup> Abrantès, M<sup>me</sup> de. *Mémoires sur la Restauration*. I. Paris : Boulé et Cie, p. 144.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 138.

René devait payer ces éloges dans les *Mémoires d'Outre-tombe* par les pages consacrées à la mort de Napoléon, les plus nobles que sur elle on écrira jamais<sup>21</sup> ».

En effet, avant de mourir, vingt ans après la mort de Napoléon et un an après le transfert des cendres, l'auteur d'*Atala* va vouer sa dernière pensée à son ennemi, qu'il avait pourtant détesté et admiré non sans jalousie :

En traçant ces derniers mots, ce 16 novembre 1841, ma fenêtre qui donne à l'Ouest sur les jardins des Missions étrangères, est ouverte, il est six heures du matin ; j'aperçois la lune pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides etc.<sup>22</sup>

Evoquant le retour des cendres probablement, Chateaubriand, l'autre grand mémorialiste, se plaisant à jouer le modeste, rappelle le retour solennel en novembre 1840 de la dépouille mortelle de Napoléon qui sera mise au tombeau aux Invalides en 1861, Napoléon sera couché aux Invalides, après avoir été conduit sous l'Arc de Triomphe. Il n'y aura pas ce jour de « Vive le roi », mais « Vive l'empereur » et on entonnera la Marseillaise, interdite : « Je suis arrivé au monde vingt jours après Bonaparte. Il m'amenait avec lui » avait dit l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*.

Les Tchèques ont-ils vraiment été concernés par ces histoires ?<sup>23</sup> Ce peuple est absent du concert des nations européennes : voyons à ce sujet les propos de l'abbé de Pradt, ancien archevêque de Malines et ancien aumônier de l'Empereur, évoquant la Bohême sans les Tchèques dans son traité de 1819<sup>24</sup>:

La partie autrichienne de l'Italie est relativement à cet ordre ce que lui sont de leur côté la Bohême et les autres membres de la monarchie autrichienne, de cette monarchie formée des débris de plusieurs Etats, et de membres arrachés à quatre peuples, les Allemands, les Hongrois, les Polonais et les Italiens : l'Autriche est le royaume des quatre nations.

Ainsi, l'archiprêtre défroqué ignore jusque dans leur existence les habitants de cet ancien royaume déchu. En français, l'expression « tchèque » n'apparaît presque jamais avant 1848, remplacée par la désignation de Bohèmes, Bohémiens ou Slaves. Dans le *Précis de la géographie universelle*, ouvrage classique de Malte-Brun, paru en 1828, on apprend dans le chapitre consacré à l'Allemagne<sup>25</sup> :

ce n'est que vers le VI<sup>e</sup> siècle que l'histoire commence à en parler d'une manière plus précise. Ils ont reçu des Slaves occidentaux le nom de Tchekhes ou Czechs,

<sup>21</sup> Aubry, O. *Sainte-Hélène*. II. Paris : Flammarion, p. 97.

<sup>22</sup> Chateaubriand, F. R. de. *Mémoires d'outre-tombe*. II. Paris : Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, p. 939.

<sup>23</sup> Voir à ce sujet notamment Polišíenský, J. *Napoleon a srdce Evropy*. Praha : Svoboda, 1971 et Augusta, J. M. „Napoleon a český nacionalismus“, In *Napoleon*. Sborník prací / Recueil des études. Praha : Ignis, 1932.

<sup>24</sup> Pradt, abbé de. *L'Europe après le Congrès d'Aix-la-Chapelle*. Bruxelles : De Mat, 1819.

<sup>25</sup> Malte-Brun. *Précis de géographie universelle*. VII. Paris : Aimé-André, 1828, p. 427.

qui signifie dans leur langue les premiers (sic !), parce que la contrée qu'ils habitaient était la plus rapprochée de l'Allemagne.

Ensuite, le célèbre géographe de se lancer dans la description du caractère de l'Allemand et du Tchèque enfin découvert pour constater, à sa surprise, que les habitants de la Bohême s'habillent « à la française »...

Dans sa détresse due aux invasions françaises, pressée par l'armée napoléonienne, la cour impériale de François I<sup>er</sup>, précédemment François II, s'adresse aux Tchèques en évoquant le passé héroïque de l'armée hussite... Erreur fatale de la part de l'empereur d'Autriche qui poussa ainsi ce peuple endormi à se réveiller<sup>26</sup>.

Il y a pourtant un antihéros dans cette tradition : c'est bien le brave soldat Švejk (Chvéik), le contraire absolu de la grandeur militaire, qui se trouve en bas de l'échelle sociale dressée vers la gloire. Se moquant de l'héroïsme, le brave soldat ignore la bravoure. Pour lui, la grandeur est insignifiante, l'insignifiance est grande. Son abaissement est un triomphe. À peine ironique, l'avant-propos de l'auteur mérite d'être cité :

Une grande époque demande les grands hommes. Il y a des héros inconnus, modestes, sans gloire et sans le passé de Napoléon. L'analyse de leur nature ferait de l'ombre à la gloire d'Alexandre de Macédoine. Aujourd'hui, vous pouvez rencontrer dans les rues de Prague un homme pitoyable, ignorant lui-même ce qu'il signifie dans le devenir de la nouvelle et grande époque. Il suit modestement son chemin, sans déranger personne et sans être lui-même dérangé par les journalistes qui lui proposeraient une entrevue. Si vous lui demandiez comment il s'appelle, il vous répondrait avec une modeste simplicité : Je suis Chvéik<sup>27</sup>.

Opposée à la gloire et à la grandeur (grande époque, grands hommes, c'est-à-dire les héros), la modestie qui revient à trois reprises. Le brave soldat Chvéik est un inconnu pitoyable, miteux, sans éclat (*ošumělý*). Comparé à Napoléon, ce héros, méconnu et grand dans sa simplicité, est ordinaire (« rencontré dans les rues »), quasiment anonyme (« je suis Chvéik, » dit-il simplement). Il ne faut pas s'y tromper : le contraire de l'héroïsme n'est pas la lâcheté et le contraire de la gloire n'est pas l'insignifiance.

Alors, sommes-nous sensibles à la grandeur ? Comparé (à quoi se rapporte ce mot dans la phrase ? Syntaxe à revoir) à Alexandre le Grand, César, Hannibal, c'est toujours l'idée de grandeur qui revient. Chateaubriand est fasciné par les pyramides : elles sont loin, le voyageur en approche, mais c'est toujours trop loin et toujours trop grand.

<sup>26</sup> Voir Rak, J. „Národ božích bojovníků“. In *Bývali Čechové*, Praha : H&H, 1994.

<sup>27</sup> „Veliká doba žádá velké lidi. Jsou nepoznaní hrdinové, skromní, beze slávy a historie Napoleona. Rozbor jejich povahy zastínil by i slávu Alexandra Makedonského. Dnes můžeme potkat v pražských ulicích ošumělého muže, který sám ani neví, co vlastně znamená v historii nové velké doby. Jde skromně svou cestou, neobtěžuje nikoho, a není též obtěžován žurnalisty, kteří by ho prosili o interview. Kdybyste se ho otázali, jak se jmenuje, odpověděl by vám prostince a skromně : 'Já jsem Švejk.'“ (Hašek, J. *Osudy dobrého vojáka Švejka*. Praha : Československý spisovatel, 1983) Traduit du tchèque par Aleš Pohorský.

Si Napoléon gît aux Invalides, l'emplacement du tombeau du brave soldat Chvéïk reste inconnu jusqu'à nos jours.

Fugitifs, tous. Las Cases exilé à Londres, rentré à Paris, accompagne Napoléon dans son exil, puis à nouveau expulsé de l'île de Sainte-Hélène, il est lui-même exilé de l'exil en quelque sorte, pour se retrouver en Europe, refusé de séjour en Angleterre, en France et en Allemagne, il va aller mourir enfin dans son pays natal.

Enfin, le *Mémorial* est-il une œuvre littéraire ? La description des campagnes militaires et des batailles ressemble au combat intérieur de l'homme face au destin. Un jugement moral, un examen approfondi de toutes les valeurs de la vie de fond en comble, un bilan adressé à nous autres exilés que nous sommes.

C'est le sens même de l'avis de Jean Prévost :

L'originalité du *Mémorial* n'est pas dans sa partie militaire. Elle n'est pas dans les dictées de l'Empereur, ni même dans celles qui ont un caractère civil (...). Elle est dans la réinvention de sa vie et de sa politique par l'exilé, dans ses jugements sur les choses et les hommes.<sup>28</sup>

Le grand protagoniste fait preuve d'une mégalomanie obstinée et sans égale qui frôle la dérision aussi absurde qu'involontaire, ubuesque, témoignage rapporté par celui qui se trouve dans l'exil, par un condamné à tourner en rond autour de sa maison refusant de reconnaître sa sentence :

Saint-Jean d'Acre enlevé, l'armée française volait à Damas et à Alep, elle eut été en un clin d'œil sur l'Euphrate ; les chrétiens de la Syrie, les Druses, les chrétiens d'Arménie se fussent joint à elle ; les populations allaient être ébranlées. » Un de nous ayant dit qu'on eût été bientôt renforcé de cent mille hommes : Dites de six cent mille, a repris l'Empereur ; qui peut calculer ce que ç'eût été ? j'aurais atteint Constantinople et les Indes ; j'eusse changé la face du monde !

Pas l'ombre d'un sentiment de culpabilité, pas de tentative de demander pardon. Juste des réflexions sur Waterloo et sur l'abdication, faites par le responsable de toutes ces horreurs qui se défend : « j'ai pensé au peuple ! » Mais quelle défense ! L'accusé manifeste là un complexe messianique :

J'ai fait briller le flambeau, consacré les principes, et qu'aujourd'hui la persécution achève de m'en rendre le Messie (...) Aussi, même quand je ne serai plus, je demeurerai encore pour les peuples l'étoile de leurs droits, etc.<sup>29</sup>

Et plus loin, Napoléon insiste, passe à l'offensive, se déchire entre vision et ivresse faisant penser aux illuminations rimbaldiennes :

Quel malheur que ma chute !... J'avais refermé l'outre des vents ; les baïonnettes ennemies l'ont déchirée. Je pouvais marcher paisiblement à la

<sup>28</sup> Introduction de l'édition Walter, La Pléiade, p. XXII.

<sup>29</sup> Las Cases, E. de. *Mémorial de Sainte-Hélène*. Paris : Seuil, 2008, p. 511.



régénération universelle : elle ne s'exécutera désormais qu'au travers des tempêtes !

Qu'il nous soit d'ailleurs permis de douter de la marche paisible vers la régénération universelle... Nous sommes frappés par l'aspect fantasmagorique, hallucinatoire, pathétique, à la fois tragique et dérisoire, par le message d'un homme déchu, entouré de sa cour dans son affreuse résidence en travaux, s'abandonnant à une sorte de murmure presque poétique dans l'obscurité au sujet des grandes choses du passé :

Il m'a fait appeler ; le grand maréchal était auprès de lui. J'ai trouvé l'Empereur déshabillé ; il avait essayé vainement de reposer ; il se croyait un peu de fièvre (...) Nous avons causé ainsi dans l'obscurité, à conversation perdue (...) Il avait été question, dans le jour, du rapprochement des deux grandes révolutions d'Angleterre et de France.<sup>30</sup>

Et puis, souffrant de crises de détresse passagère, Napoléon se laisse aller à des cris de désespoir (à la date du 6 mai 1816) :

Ils me tueront ici, c'est certain...<sup>31</sup>

et une seconde fois, avec exactement les mêmes mots à la date du 16 mai de la même année :

Mon cher, ils me tueront ici ! c'est certain !<sup>32</sup>

et puis, passant à l'humanité entière, mais pensant à lui et à sa propre destinée, sans aucun doute :

L'homme n'est pas plus à l'abri sur la pointe d'un rocher que sous tous les lambris d'un palais ! Il est le même partout ! L'homme est toujours l'homme !<sup>33</sup>

Ce sont ces moments-là qui font frissonner, cette confusion d'un homme angoissé au bord de l'anéantissement et d'une vision grandiose de ses pensées partagées entre deux hommes vieillissants, cette entente entre un souverain ayant tout perdu, son pouvoir, son armée, sa couronne, et un ancien émigré, à l'autre bout du monde, seuls tous les deux qui fait penser à l'amitié entre Louis XIV, roi à la retraite et Le Nôtre, jardinier.

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 612.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 616.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 661.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 626.

## BIBLIOGRAPHIE

- Abrantès, M<sup>me</sup> de. *Mémoires sur la Restauration*. I-II. Paris : Boulé et Cie.
- Antommarchi, D<sup>e</sup>. *Les derniers moments de Napoléon*. Paris, 1825.
- Aubry, O. *Sainte-Hélène*. II. Paris : Flammarion.
- Augusta, J. M. „Napoleon a český nacionalismus“, In *Napoleon*. Sborník prací / Recueil des études. Praha : Ignis, 1932.
- Chateaubriand, F. R. de. *De Buonaparte et des Bourbons*. Paris : Mame, 1814.
- Chateaubriand, F. R. de. *Mémoires d'outre-tombe*. II. Paris : Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 2000.
- Frič, J. V. *Paměti*. Praha : Evropský literární klub, 1939.
- Gourgaud, G. *Journal de Sainte-Hélène*. Paris : Éd. Octave Aubry, 1944.
- Hašek, J. *Osudy dobrého vojáka Švejka*. Praha : Československý spisovatel, 1983.
- Jung, W. (Hg.). *Napoléon Bonaparte oder der entfesselte Prometheus*. Bonn : Bonn University Press, 2015.
- Las Cases, le comte de. *Le Mémorial de Sainte-Hélène*. Tome II. Paris : Flammarion, 1935.
- Las Cases, E. de. *Mémorial de Sainte-Hélène*. Paris : Seuil, 2008.
- Mácha, K. H. *Pèlerin et brigand de Bohême*. Traduit par Xavier Galmiche. Paris : Éditions Zoé, 2007.
- Malte-Brun. *Précis de géographie universelle*. VII. Paris : Aimé-André, 1828.
- Montholon, comte de. *Récits de la captivité de l'empereur Napoléon*. Paris : Éd. Émile-Paul, 1901.
- Musset, A. de. *La Confession d'un enfant du siècle*. Paris : Éd. Félix Bonnaire, 1836.
- O'Meara, D<sup>e</sup>. *Napoléon en exil ou Écho de Sainte-Hélène*. Paris : Éd. Les Marchands des nouveautés.
- Polišenský, J. *Napoleon a srdce Evropy*. Praha : Svoboda, 1971.
- Pradt, abbé de. *L'Europe après le Congrès d'Aix-la-Chapelle*. Bruxelles : De Mat, 1819.
- Rak, J. „Národ božích bojovníků“. In *Bývali Čechové*, Praha : H&H, 1994.
- Rémusat, M<sup>me</sup> de. *Mémoires*. II. Chap. XVI<sup>e</sup>. Paris : Calmann Levy, 1880.
- Tulard, J. *Le mythe de Napoléon*. Paris : Armand Colin, 1971.
- Voisine, J. « De la confession religieuse à l'autobiographie et au journal intime entre 1760 et 1820 ». In *Au tournant des Lumières (1760–1820)*. Paris : L'Harmattan, 2010.

## NAPOLEON MEMORIALIST, BETWEEN GRANDEUR AND INSIGNIFICANCE

During his exile at island of Saint Helena, Napoleon is condemned to look back upon his life. *Le Mémorial*, dictated by Napoleon and edited by Las Cases, is the very foundation of Napoleonic legend. Napoleon mentions the ingratitude of those monarchs which he installed to the throne himself and who later denied him. The work is the bases of the legend that oscillates between monarchy and citizenship, the king and the nation and the dictatorship and liberty. As a literary work *Le Mémorial* inspired Musset, Chateaubriand, Mme de Staël, Bourrienne, la duchesse d'Abrantès, Balzac, Mme de Rémusat and many others. It has also influenced all European cultures, including Czech literature. The one, who “changed the world” died in solitude and obscurity, in deep meditation about his own failure.

**KEY WORDS / MOTS CLÉS :**

Napoleon — Memorial — Saint-Helen — legend — Jaroslav Hašek  
Napoléon — Le Mémorial — Sainte-Hélène — légende — Jaroslav Hašek

**Aleš Pohorský**

Institut d'Études Romanes  
Faculté des Lettres, Université Charles de Prague  
nám. Jana Palacha 2, 116 38 Prague 1  
Ales.Pohorsky@ff.cuni.cz